

Tout va très bien Madame la Marquise....

Réjouissons-nous en cette fin d'année que nos dirigeants sachent si bien nous protéger du protectionnisme et nous mener vers des lendemains libre-échangistes qui chantent enfin. Tout irait donc très bien si la tentation de la réflexion ne venait pas une nouvelle fois nous déranger.

On peut ouvrir grand les fenêtres de la chambre d'un malade par grand froid pour vérifier que seuls les plus robustes s'en sortent. On peut aussi fermer les fenêtres et s'intéresser à la santé du malade en examinant l'air qu'il respire, la nourriture qu'il mange et tout ce qu'il boit, pour chercher ensuite à comprendre ce qui le rend malade et faire ce qu'il faut pour le guérir.

Ce qui est incompréhensible c'est d'ouvrir les fenêtres tout en se lamentant sur la dégradation de la santé de ce pauvre malade ! Pour arriver à cette contradiction aberrante il faut cumuler la faiblesse du malade qui se laisse faire, la crédulité de son entourage qui croit bien faire et la folie du praticien qui par bêtise, suffisance ou cynisme, fait croire que ce n'est pas contradictoire et que c'est même indispensable.

Quand le malade se sent de plus en plus faible et qu'il ne peut même plus se lever pour fermer la fenêtre, il se replie sur lui-même, remonte sa couverture, cherche à se convaincre que le praticien sait ce qu'il fait ou que l'été va arriver tout en se préparant à l'inéluctable. Il ne cherche même plus à convaincre son entourage de ne plus suivre aveuglément les conseils du praticien. Il n'a plus la force de les réveiller. Il a pourtant essayé mais on lui a envoyé les infirmiers. Sa peur se transforme en haine, haine de soi ou haine des autres, puis en désir de violence contre lui ou contre l'entourage. Il est en attente permanente de sa propre déflagration.

L'entourage lui, est inquiet. On lui a fait croire que fermer la fenêtre, c'était être agressif vis-à-vis des voisins, et que la vie en commun avec eux était bénéfique, moderne, inscrite à la fois dans le beau, le bien, le vrai, le juste, le pur et le riche. On lui a expliqué que la science ordonnait d'ouvrir les fenêtres et que les fermer s'appelait le protectionnisme et avait généré Adolf Hitler. Comme il comprend mal la logorrhée mais s'en laisse impressionner, l'entourage laisse faire le praticien tout en constatant que les voisins sont plus en train de creuser des tranchées que d'ouvrir les bras. Il se dit qu'il n'y connaît rien alors que le praticien est compétent, choisi par la famille et assez crédible quand il explique l'accroissement du nombre de morts par une épidémie qu'on n'avait pas connu depuis 1929. Au fond de lui-même l'entourage n'y croit pas mais les medias le font tellement saliver sur les prochains combats entre les marrons et les gris, sur le sensationnel et le spectaculaire, qu'il fait semblant d'y croire en s'évadant dans le prochain tirage du loto et dans les vies intimes volées aux étoiles tombées du ciel. Et tant pis pour le malade. C'est vrai qu'avec une telle épidémie, on n'y pouvait pas grand-chose ! De profundis.

Mais tout cela ne pourrait exister sans le praticien, sans celui que l'on a caricaturé, un sac de riz sur l'épaule et qui a tout appris à l'Ecole Nationale d'Anesthésie. Il a appris à se faire aimer, à se faire admirer, à se faire choisir et à se faire retenir. On lui a dit qu'il avait été distingué parce qu'il savait déjà tout et qu'on allait donc simplement lui apprendre à le faire savoir. Bien sûr « plaire ou conduire, il faut choisir » mais comme il savait déjà naturellement conduire, il suffisait de lui apprendre à plaire. Il lui fallait rapidement séduire les medias pour avoir la fidélité des familles. La maladie devait être ce dont il devait parler mais en pensant clientèle. Il ne devait jamais oublier de se constituer sa clientèle familiale en se souvenant que pour les Latins *famulus* comme *cliens* voulaient dire serviteur et qu'une *clientela* était à Rome un ensemble de personnes soumises ou dépendantes. On lui a aussi appris que pour retenir durablement sa clientèle il fallait agir sur trois niveaux.

Le premier niveau est de fragiliser la clientèle en la séparant de sa raison pour ne la motiver que par ses besoins et ses sentiments. Tout pour le cœur et le ventre, rien pour le cerveau. Pour cela une instruction que l'on métamorphose discrètement en éducation tout en veillant à négliger toujours l'expérience et le discernement qui risqueraient d'harmoniser les patients. Faire croire qu'une accumulation de connaissances suffit à fabriquer des hommes debout est essentiel à la survie du système. Il faut retarder au maximum la confrontation au réel et garder le plus longtemps possible la future clientèle dans cette chrysalide du formatage. Il ne doit pas y avoir de service national et un accompagnement de flatteries pédolâtres est conseillé pour la réussite de cet amollissement indispensable.

Le deuxième niveau est de se rendre indispensable par la création d'une science qui affirme qu'ouvrir les fenêtres des chambres de malades surtout quand il gèle, mène à la guérison toujours annoncée et jamais survenue. Tout le monde croit cette science car elle est fondée sur deux principes éternels : celui des médecins de Molière et celui des habits neufs de l'empereur d'Andersen. Le premier affirme : *« Ossanbabdus, nequer, potarinum, quipsa, milus. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette »*. Le second rappelle que seuls les sots ne comprennent pas. Les deux principes, une fois aussi intimement liés qu'un politique et une journaliste, font que tout le monde croit cette science dite « économique » sans doute parce qu'elle permet d'économiser le discernement.

Le troisième niveau est la pérennisation du système par le développement de la séduction et de la maîtrise déjà initiées aux niveaux précédents.

Pour la maîtrise, le corps des infirmiers est là pour inverser ce que tout parent apprend dès leur plus jeune âge à ses enfants : « Dépêche-toi ! » et « Fais attention ! ». Les infirmiers sont recrutés pour que soient punis ceux qui s'obstinent à ne pas comprendre que la vitesse est un défaut. Ils sont là aussi pour rendre inutile l'attention et la vigilance puisque du matériel est scellé (garde-fous plots, chaînes) pour qu'il soit physiquement impossible de faire ce que les praticiens ont décrété dangereux. On ressort le lit à barreaux pour une clientèle adulte déjà inscrite comme futurs malades récalcitrants.

Pour la séduction il ne faut pas lésiner car il faut accepter de payer très cher ceux qui sont capables de faire croire que cela va aller mieux quand tout va de plus en plus mal et qui surtout, sont capables d'expliquer quand cela va encore plus mal, que nous voyons enfin le bout du tunnel. Ils savent convaincre que le PIB, la croissance et la valeur ajoutée sont des richesses quand ce ne sont que des dépenses. Ces illusionnistes du bonheur sont irremplaçables car ils arrivent à faire croire à la clientèle que c'est elle qui décide par le jeu très amusant que les praticiens appellent la démocratie. Ce jeu consiste à dépenser ce qu'il faut pour convaincre la clientèle malade de plébisciter les praticiens entre 8 heures et 20 heures le jour choisi plusieurs mois à l'avance où la clientèle devra donner son avis. Peu importe les moyens à y mettre. L'important est de viser juste et que l'attraction sentimentale et la satisfaction des besoins dépassent très précisément ce jour-là le rejet que la raison imposerait si on la laissait se construire et s'exprimer. Il faut évidemment être très riche pour jouer à ce jeu qui est, de fait, toujours réservé aux mêmes praticiens et à ceux qu'ils cooptent. Il faut être très riche pour augmenter le nombre des infirmiers et augmenter les rémunérations des hommes de média. Or les praticiens se voient pauvres et ne peuvent sans déplaire demander trop directement beaucoup d'argent à leur clientèle. Les hommes de média ont donc expliqué à la clientèle qu'il était important pour elle que le niveau de vie des praticiens soit assuré et que la collectivité devait s'en charger. La collectivité paye donc les praticiens pour qu'ils paient les medias qui vont expliquer que les praticiens ont tout compris.

Mais ce n'est pas suffisant et le « faire croire » est hors de prix. Les praticiens ont donc décidé de protéger coûte que coûte le système financier créateur d'argent qui seul peut donner l'argent inexistant qui permettra de faire les dépenses de plus en plus importantes mais de plus en plus indispensables à la non explosion du système. On utilisera sans vergogne les trois niveaux pour que personne ne réalise que tout sera payé au bout du compte par la dévaluation et la hausse des prix c'est

à dire par les épargnants et par les consommateurs. Les praticiens bénissent cet impôt privé qui leur assure leur avenir. Les seuls à ne pas y croire sont les hommes du système financier eux-mêmes qui savent que tout ne tient que par le double esclavage dans l'espace par le libre-échange et dans le temps par le prêt à intérêt et les échéances de fin de mois à perte de vue. Ils savent le pourcentage énorme d'actifs irrécupérables non provisionnés et ils ont tellement peur de la proximité de leur propre explosion qu'ils ne se prêtent même plus entre eux. Les praticiens ont compensé le double esclavage par une journée annuelle de condamnation sans appel de l'esclavage des gentils noirs par les vilains blancs. Ils retardent l'explosion des banques en offrant en garantie la fortune de leur clientèle. Mais personne n'y croit plus... sauf ceux que nous payons à nous y faire croire.

Tout va très bien, Madame la Marquise, tout va très bien, tout va très bien. Pourtant, il faut, il faut que l'on vous dise, on déplore un tout petit rien : un incident, une bêtise...